© C. Hélie - Gallimard

Nous avons eu la chance de le rencontrer à Tokyo au mois de mai dernier. Écrivain japonais d'expression française, Akira Mizubayashi a partagé avec nous, le temps d'un petit-déjeuner copieux, les saveurs de « sa » langue française.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENT BALTA

AKIRA MIZUBAYASHI

« LE FRANÇAIS EST UN TRÉSOR HUMANISTE DONT CHACUN PEUT S'EMPARER »

Dans votre premier livre en français, *Une langue venue d'ailleurs*, vous parlez du français comme de votre « langue paternelle ». Qu'entendez-vous par là ?

Akira Mizubayashi : Le désir de s'investir dans l'apprentissage d'une langue étrangère, c'est le désir de s'affranchir des limites de son monde et de sa langue. C'est le désir d'éloignement de ce qui est natal et naturel. C'est le désir de liberté. Ce désir-là, je crois l'avoir reçu de mon père. Le coûteux magnétophone qu'il m'a offert en est le symbole. J'enregistrais à la radio des leçons de français. J'ai été immédiatement séduit par la sonorité du français qui représentait tout un monde lointain, une manière d'exister différemment. Mais j'ajouterais aussi que ce désir d'écouter quotidiennement du français était la conséquence de la découverte d'un philosophe japonais, Arimasa Mori. Celui-ci est d'une certaine manière mon prédécesseur. Il a commencé à apprendre le français à l'âge de 6 ans. En 1950, il a eu l'occasion de partir faire une thèse en France, et il n'est jamais rentré au pays. Une décision extrêmement grave, car il a sacrifié énormément de choses dont notamment son poste prestigieux de professeur à l'Université de Tokyo. Il est reparti de zéro, il a remis en cause toute son existence japonaise largement déterminée, je le crois volontiers, par l'expérience de la guerre.

Peut-on faire le parallèle avec vous, qui parlez d'« une seconde naissance » grâce au français ?

La différence, c'est que je n'ai jamais vécu de manière durable en France – à part 2 ans et demi à Montpellier et 3 ans à Paris mais seulement pour étudier. Je n'ai jamais envisagé de vivre en France : j'étais destiné à l'enseignement au Japon. Il est vrai que depuis 2011 et la publication d'*Une langue venue d'ailleurs*, je suis sollicité et passe plus de temps en France, presque 3 mois l'été et 2 au printemps. C'est grâce à Jean-Bertrand Pontalis, qui a créé la collection « L'un et l'autre » chez Gallimard, que la question d'écrire en français a surgi. Bien sûr, j'avais écrit en français de nombreux articles à caractère académique, mais je n'avais jamais songé à construire une œuvre en français. J'avais tou-

« J'ai été immédiatement séduit par la sonorité du français qui représentait tout un monde lointain, une manière d'exister différemment »

jours écrit en cette langue depuis le début de mon apprentissage, mais sans la moindre idée de devenir écrivain. Je voulais apprendre. Un travail d'imitation, de copie de passages de grands textes. J'ai plein de cahiers de pastiches. C'est comme ça que j'ai appris. Je suis entré dans l'univers de la langue française par la littérature.

Dans les eaux profondes traite du thème du bain japonais (*sentô*). Un point de départ pour parler aussi de « bain linguistique », en évoquant beaucoup la langue japonaise.

Elle est si radicalement différente de la langue française ! Elle ne peut être utilisée de manière universelle, je l'évoque dans un chapitre nommé « Ébranlement de la langue ». Un jeune stagiaire atteint d'un retard mental l'emploie sans distinguer le directeur d'un simple intérimaire. Ce qui est totalement fautif, ça ne se fait pas. Mori dit pour cela que c'est une langue impossible à apprendre. Elle est codifiée non par une grammaire mais par les rapports sociaux, essentiellement hiérarchisés. Le japonais, ce sont tous ces codes structurels qu'il faut absolument maîtriser pour bien se comporter. Ce sont des éléments extralinguistiques qui déterminent l'usage de la langue. La manière de ne pas rester enfermé dans sa langue, c'est d'apprendre une autre langue. Pour moi, ç'a été le français. Je termine d'ailleurs mon livre par une citation de Barbara Cassin : « *Deux langues au moins pour savoir qu'on en parle une.* »

Quand on vous lit, on a un peu le sentiment que vous vous êtes mis au français comme on entre en religion. Peut-on parler de vocation ?

J'ai compris avec Mori que c'était l'entreprise de toute une vie. Un engagement total. Es-tu prêt à te lancer ou pas ? Je me suis dit oui. De mon père, qui a été exemplaire pendant la guerre et ne s'est pas laissé entraîner par la folie militariste, j'ai reçu le désir d'éloignement, de dépossession. Je vous l'ai dit en commençant cette conversation. Se dessaisir de soi dans un premier temps pour aller vers l'autre, c'est le meilleur moyen de revenir à soi. Et la meilleure façon de sortir de soi, c'est de passer par une langue étrangère. C'est ce que j'ai vite compris en me mettant au français. C'est ma conviction, que j'ai retrouvée par exemple chez un philosophe comme Heinz Wismann *(voir FDLM n° 386, p. 50-51)*.

« J'ai été un prof passionné, nourri de ce que j'ai lu, vu, de toutes les rencontres que j'ai faites par l'intermédiaire du français »

Qu'est-ce qui vous a séduit et vous séduit toujours dans la langue française ?

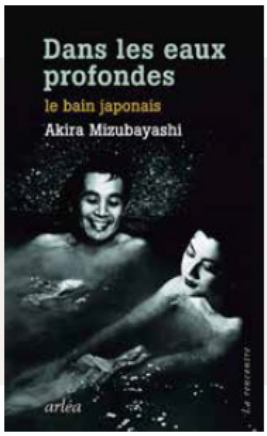
Une sorte d'universalité, qu'elle soit un bien commun ouvert à tous dans la représentation, l'imaginaire. On a pu me reprocher de trop idéaliser la France – mais ce n'est pas la France que j'idéalise, c'est l'esprit de la Renaissance, de l'humanisme français ! Ce que j'aime, c'est la France de Montaigne, du Collège de France, des Lumières. Je revendique l'éclectisme d'un Diderot qui considère que tout doit être soumis à un examen critique. Car c'est quelque chose qui fait cruellement défaut ici, au Japon. La langue française est un trésor humaniste dont chacun peut s'emparer. C'est un patrimoine de l'humanité, qui n'est pas réservé au seul locuteur français. C'est ça qui est formidable dans une langue. Ce n'est la propriété de personne.

Comme votre père, vous avez eu le souci de la transmission. Comment cela se traduisait-il avec vos étudiants ?

J'ai été un prof passionné. J'ai essayé de faire passer tout ce que je dois à cette langue. Je cite parfois Dany Laferrière qui dit que le premier pays d'un écrivain, c'est sa bibliothèque. Je suis nourri de ce que j'ai lu, vu, de toutes les rencontres que j'ai faites par l'intermédiaire du français. Lorsque j'explique une page de Montaigne, de Rousseau, de Proust, au lieu de leur donner toutes sortes de connaissances extérieures, j'essaye de dire pourquoi j'aime cette page. Pourquoi j'aime cette phrase, ces mots, cet écrivain. C'était ma démarche. C'est ma passion que j'ai essayé de transmettre à mes étudiants. J'ai ainsi essayé de faire naître le désir. Quand la flamme existe chez un individu, cela suffit, il peut être indépendant. Allumer cette flamme a été mon seul souci pendant toute ma carrière.

Vous qui n'êtes pas issu d'un pays francophone, la francophonie, dans toute sa diversité et sa pluralité, peut-elle être aussi un objet de transmission ?

Oui, à condition de dépasser le phénomène de mode intellectuelle. Quand on change de lieu, nécessairement cela change de signification. Je me rappelle ma rencontre au Japon avec une Haïtienne qui vit au Canada, Marie-Célie Agnant. Je lui ai donné mon premier livre, et elle m'a écrit pour me dire qu'elle ne pouvait absolument pas avoir le même rapport à la langue française, qui est pour elle celle des colonisateurs. Lors d'un congrès international des profs de français à Tokyo (en 1996), j'ai aussi pu échanger avec Raphaël Confiant, Tahar Ben Jelloun et Andreï Makine. Aujourd'hui, les départements de français s'ouvrent de plus en plus à cette diversité. En soi c'est une bonne chose. Mais en ce qui concerne le Japon, pour moi en tout cas, si on a des choses à transmettre à notre jeunesse, ce sont les valeurs de l'humanisme moderne. Le fondement, le tronc commun pour moi c'est ça. Qu'est-ce qui nous manque ici, pour penser le politique, le social, le culturel ? Il y a un danger qui guette les Japonais, et qu'on peut dater de la catastrophe de Fukushima. Ç'a été pour moi un révélateur de la dégradation de la politique japonaise, de l'incurie des autorités et du manque de réaction de la population, qui va de pair. Pourquoi on accepte cet état de choses ? Nous avons actuellement un gouvernement d'extrême droite qui essaye de remilitariser le pays, qui rêve d'une révision constitutionnelle dangereuse. Si on avait su intérioriser les Lumières françaises – Montesquieu, Diderot, Rousseau – et l'humanisme de Montaigne, sans doute n'en serait-on pas là ! *(sourire)* ■

AKIRA MIZUBAYASHI

- *Une langue venue d'ailleurs*, Gallimard, coll. Folio, 2011
- *Mélodie : Chronique d'une passion*, Gallimard, coll. L'un et l'autre, 2013
- *Petit Éloge de l'errance*, Gallimard, coll. Folio, 2014
- *Un amour de mille ans*, Gallimard, 2017 (roman)
- *Dans les eaux profondes. Le Bain japonais*, Arléa, 2018